

GRAINE DE LIBÉRATION

Publication sur la libération de la terre et ses
habitant-e-s



Contenu de ce numéro:

Editorial.....	2
L'antispéciste.....	3
Paralysie du pacifisme.....	8
Prochain texte.....	17
DIY: fiche pratique.....	18



Le spécisme : une autre forme d'exercer l'autorité, la domination, l'oppression et l'esclavage.

Editorial



Ça bouge!

L'antispécisme commence à inquiéter. Quelques vitrines dézinguées et un abattoir en partie détruit et la presse est aux abois. Le Figaro, Libération et autres journaux bourgeois dominants se jettent sur le sujet sans même chercher à comprendre de quoi il en retourne. L'heure n'est pas à la réflexion quand leurs intérêts sont en jeu.

Au lieu d'essayer de comprendre la raison de ces actes, Ils préfèrent nous traiter de terroristes écologiques, de casseurs (comme si c'était une insulte !) et autres noms de hibou (pas d'insulte spéciste stp!)

Le pire c'est que certains journaliste font ça sans même y penser, parce c'est un travail comme un autre et qu'il faut bien manger et vu la crise dans la presse écrite, ils n'ont pas intérêt à s'écarter de la ligne directrice du journal (ou plutôt du propriétaire du journal). Le ou la journaliste de notre époque capitaliste a perdu son sens éthique mais aussi son honnêteté intellectuelle.

Certains végan-e-s qui pensent qu'un combat peut être gagné sans lutte (ils veulent l'orage sans les éclairs – un peu de poésie ne fait pas de mal) se plaignent de l'image que cela donne au véganisme.

Bref on a entendu un peu de tout sur le sujet, mélangeant végan-e et antispéciste. Ce modeste zine tente à travers des textes piqués à droite à gauche (c'est vraiment des voleurs les antispécistes!) de définir les contours de l'antispécisme comme ses actions. Nous sommes sûr.e.s qu'après lecture, paris-luttes.info ne mettra plus l'antispécisme dans la rubrique "Écologie-nucléaire" mais dans "Discrimination" (le gros appel du pied !)

Bonne lecture.

L'antispéciste

Basé sur la thèse « Ethnologie de l'antispécisme, mouvement de libération des animaux et lutte globale contre toutes les formes de domination », soutenue en décembre 2001, Paris VII-Denis Diderot

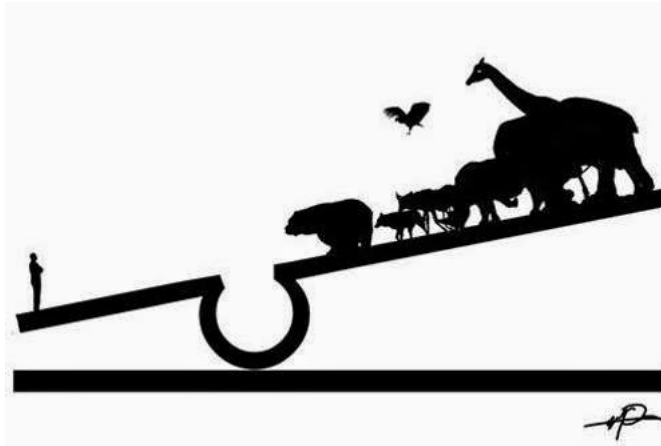
Les antispécistes sont jeunes (entre seize et trente ans), urbains. La centaine de militants des origines s'est constituée peu à peu en réseaux et en collectifs dans les grandes villes (après Lyon, Paris, Rennes, puis Strasbourg, Lille, Dijon, Toulouse) et elle s'est amplifiée jusqu'à concerner quelques milliers de militants réguliers et occasionnels et de sympathisants actifs. Intellectuels, enfants de la classe moyenne (milieux d'enseignants notamment), ils ont un bon niveau d'études et militent pour les droits de l'homme sous diverses formes. Célibataires ou vivant en union libre, ils traversent et partagent squats et appartements. Ils expérimentent un mode de vie alternatif et tentent d'inventer des pratiques non hiérarchiques et non autoritaires, dans une volonté de reconquête de l'existence sous le signe de la liberté et de l'autonomie. Ils veulent inventer un monde sans souffrance et sans domination pour tous, humains et animaux.

Le combat que mène le mouvement antispéciste de libération animale revendique un traitement identique pour les hommes et pour les animaux, en vertu de leur capacité commune à vouloir vivre et à pouvoir souffrir. La profession de foi de ce courant peut se résumer ainsi : « Le spécisme est à l'espèce ce que le racisme et le sexisme sont respectivement à la race et au sexe. En pratique, le spécisme est l'idéologie qui justifie et impose l'exploitation et l'utilisation des animaux par les humains de manières qui ne seraient pas acceptées si les victimes étaient humaines [...]. La lutte contre ces pratiques et contre l'idéologie qui les soutient est la tâche que se donne le mouvement de libération animale. »

Cette mouvance, en conflit avec la société globale, lutte pour l'abolition de la division du monde entre dominés et dominants et pour la liberté des humains comme des animaux. Ce combat engage les militants dans un ensemble de revendications multiples et leur fait espérer une reconnaissance politique, dans la lignée des avancées pour les droits de l'homme et les droits des minorités avec lesquelles ils se sentent en affinité. Par contre, ils s'estiment loin des groupes de défense animale avec qui, à leurs débuts, ils ont voulu s'entendre sans y parvenir.

Antispécisme et défense animale : les principales divergences

Faisant appel à la bienveillance et à la morale de l'homme, les mouvements de défense animale invitent généralement à se comporter avec « gentillesse » envers les animaux. Dans un souci de modération, ils tolèrent l'exploitation des animaux et leur abattage, considérés comme des maux nécessaires pour la subsistance et les besoins de l'humanité. Ils visent à supprimer la souffrance animale dans les limites du possible, compte tenu des impératifs de la civilisation dans laquelle nous vivons. Invoquant la dignité humaine qui se grandit en réduisant la souffrance des animaux, ils se situent dans une perspective essentiellement humano-centrée : il est bon pour l'homme de ne pas être cruel envers les animaux. Critiques vis-à-vis de l'élevage industriel pour la consommation humaine, ils plaident pour le retour à un élevage fermier qui garantirait aux animaux de rente des conditions de vie plus supportables.



Compassion et modération contre raison et radicalité

Proches par le constat de la souffrance animale, la protection animale et l'antispécisme n'en tirent cependant pas les mêmes conclusions. L'essentiel de la controverse doctrinale tient à ce que la défense animale s'appuie sur la dignité humaine, raisonne en termes d'espèce. Elle ne remet pas en cause le principe de l'exploitation des animaux qu'elle tente seulement d'adoucir ; elle ne revendique donc pas le végétarisme comme solution.

Pour les antispécistes, le sentimentalisme et les bonnes intentions (émotion et morale) ne permettent pas de répondre à la question pour eux essentielle : que faire concrètement pour causer moins de souffrance ? Ce n'est pas par « amour des bêtes » que les choses vont changer. La revendication d'exigences radicales, non protectionnistes ou compassionnelles, puise souvent sa justification dans l'histoire des luttes antiesclavagistes dont Jérémie, militant antispéciste depuis plus de dix ans, se considère comme un successeur : « Ce n'est pas les gens qui luttaient pour que les esclaves soient mieux traités qui ont aboli l'esclavage ! » En écho, un autre membre du mouvement souligne les effets indésirables d'un réformisme même sincère : « C'est comme si Amnesty International faisait toute une campagne pour que, quand les gens torturent les autres, ils les torturent avec des outils qui font moins mal, ça paraît absurde ! » Si les antispécistes reconnaissent l'utilité du travail de la Société protectrice des animaux, et plus généralement des mouvements de défense des animaux, ce genre de combat ne saurait les satisfaire. Le statut et le sort de l'animal restent inchangés. Leur radicalisme idéologique se traduit également de façon stricte au quotidien, en ne tolérant aucune contradiction entre les idées et les pratiques.

Manger ou ne pas manger de la viande ?

Pour les antispécistes, la question de l'alimentation carnée n'est que le point d'entrée de l'idéologie. Face à la destruction de l'habitat de tous les animaux (humain compris), d'autres sujets les préoccupent comme la croissance, le natalisme, la hiérarchie, les nouvelles technologies, l'industrialisation sans bien sûr oublier les discriminations en tout genre (racisme, sexisme, homophobie, etc...)¹

1. La phrase originale est celle-ci : « Pour les antispécistes, la question fondamentale est celle de l'alimentation carnée qui conduit à interroger la problématique de sa « fatalité biologique » concernant l'être humain. »

S'il est incontestable que le lion et le tigre n'ont pas d'autre choix qu'un régime carnivore, l'homme peut opter pour une autre alimentation. Manger de la viande n'est pas pour lui une nécessité vitale, comme en témoignent les pratiques végétariennes en tout temps et en tout lieu, ce qui constitue pour les militants antispécistes un fait avéré, non une opinion subjective. Consommer de la chair animale n'est indispensable ni pour vivre en bonne santé, ni pour mener une vie épanouissante, ni pour jouir des plaisirs de la table. L'homme, en tant qu'animal omnivore capable de créer et d'infléchir ses propres choix et pratiques, peut se passer de viande s'il le décide, et s'orienter vers le végétarisme sans dommage, contrairement aux autres animaux prédateurs.

Les antispécistes sont strictement végétaliens à titre militant. C'est là un trait essentiel qui caractérise leur mouvement et le distingue des autres. Cette spécificité leur est d'ailleurs reconnue par une partie des protectionnistes qui n'ont pas hésité à les qualifier de « mangeurs d'herbe ». La divergence n'est pas mineure puisqu'elle porte sur l'objet de la bataille à mener : cesser de consommer de la viande pour les antispécistes, lutter contre les mauvais traitements inutiles chez les défenseurs des animaux. Cette différence non seulement les distingue, mais les oppose, opérant une scission entre ceux qui ne tolèrent pas l'alimentation carnée et ceux qui, malgré leur sensibilité animalitaire, participent au « carnage ».

Les antispécistes ne sont pas de ceux qui, ne pouvant régler la question sur le plan concret, le feraient sur le plan imaginaire, ni de ceux qui exploitent les bons sentiments. Cette intransigeance renvoie les « amis des animaux » à leurs contradictions, ce qui ne manque pas de faire surgir des tensions.

Exprimant fermement des convictions auxquelles ils tiennent, les antispécistes apparaissent souvent comme une minorité déviante, faisant preuve de consistance. C'est certainement cette consistance qui a valu à l'antispécisme des oppositions virulentes mais aussi des adhésions d'anciens protectionnistes, séduits par l'absence de compromis et la cohérence de la doctrine libérationniste. Sophie, militante, enseignante en philosophie, explique ainsi son engagement : « Quand j'ai compris pourquoi les antispécistes se distinguaient des défenseurs des animaux, je me suis moi-même nommée différemment ; je ferais plutôt partie des défenseurs des animaux jusqu'à l'extrême. J'ai compris qu'on ne pouvait pas les défendre en acceptant de les tuer et de les manger. Je voyais bien que tous ceux qui font partie des défenseurs des animaux mangent de la viande, portent du cuir [...]. J'estime que ce n'est pas possible d'aimer les animaux, d'être ému par eux, et d'accepter qu'on leur fasse ce qu'on fait. J'ai donc cessé de manger de la viande. »

Tandis que les défenseurs des animaux obtiendraient des accords de complaisance avec une société globale très majoritairement hostile (défenseurs progressistes), les antispécistes ne transigent pas, fût-ce au prix d'une impopularité, d'une incompréhension et d'une marginalisation durables (libérateurs révolutionnaires). Les concessions et les compromis sont autodestructeurs, pensent-ils : que serait en effet un mouvement fondé sur la lutte contre la souffrance et pour l'égalité de considération des animaux sensibles, s'il admettait l'alimentation carnée?

Concilier humanisme, animalisme et politique

Soucieux de porter le problème de la condition animale dans la sphère publique et politique, les antispécistes ont choisi la cohérence argumentaire et l'adéquation des idées et des pratiques pour donner une légitimité et une efficacité à leur action militante.

À leurs yeux, la question est en effet politique, au même titre que la lutte contre la torture, le racisme, le sexisme ou le fascisme. Quand la défense animale fait appel à la compassion et à la sensibilité individuelle, les antispécistes cherchent à atteindre la raison, la responsabilisation éthique et citoyenne des gens.

Du point de vue libérationniste, ce qui justifie de respecter l'individu animal n'est pas qu'il appartienne à une espèce en voie de disparition, ni qu'il plaise aux humains, mais le fait qu'il soit vivant et capable de souffrir. À ce titre, les antispécistes mettent sur un même plan les humains et les animaux, tous à libérer de la domination et de la souffrance qui lui est associée. L'antispécisme serait ainsi une nouvelle forme d'humanisme-animalisme qui s'inscrirait dans la lignée des mouvements de libération pour les humains opprimés (esclaves, Noirs, femmes, homosexuels) avec le désir d'obtenir des succès comparables.

C'est toute l'originalité de ce courant animalitaire, qui entend ainsi se démarquer des mouvements de protection animale dont les militants estiment, à l'instar de Romain, assistant social, que « dans la défense animale, il y a des gens qui sont presque d'extrême droite, qui utilisent des propos racistes pour dire, par exemple, que les musulmans égorgent des moutons, que ce sont des monstres... Cela montre qu'ils hiérarchisent les humains... Nous, les antispécistes, on évite toute hiérarchisation, l'oppression d'un individu est grave, qu'il soit humain ou non humain ! ».

Certaines attitudes compromettantes d'une partie des défenseurs des animaux engendreraient un risque propre à la France : le danger de « bardodisation », selon lequel tout groupe se réclamant d'une action en faveur des animaux se voit soupçonné de complaisance pour l'extrême droite. Aussi les antispécistes sont-ils attentifs à ne pas se mélanger, à ne pas être « récupérés ». Ils supportent mal de militer aux côtés des autres associations pro animales.

Si les représentations antispécistes ne coïncident pas avec celles de la protection animale, de façon comparable, elles ne peuvent être confondues avec celles des protecteurs de la nature.

Antispécisme et protection de la nature : les incompatibilités majeures

On prend parfois l'antispécisme pour un mouvement de protection de la nature. De leur point de vue, la notion même de nature est un instrument au service de la domination humaine sur le monde, un artifice culturel, une idéologie.

Alors que l'écologie défend l'idée d'une force intangible – la nature – qui décline et distribue immuablement les êtres en dominés et dominants, les antispécistes voient dans cette approche la légitimation socialement construite de formes de domination entre les êtres.

L'idée de nature semble avoir, en effet, des défauts antispécistement rédhibitoires. Elle justifie ou, pire, idéalise la cruauté, alors que l'objectif essentiel est précisément la lutte contre tous les

types de souffrances. Elle renvoie toujours à l'homme, héros principal de ses mises en scène, qui s'en trouve comme exclu, s'estimant souvent plus culturel que naturel, ce que l'antispécisme réfute également.

Le grand défaut du naturalisme est aussi l'incapacité de générer l'idée d'un monde meilleur ; il entretient au contraire toutes sortes d'injustices en tant qu'instrument privilégié de hiérarchisation et de classification. Martin revendique une position « antinaturaliste » : « Dépasser le naturalisme, c'est aller au-delà d'une vision du monde restreinte construite à notre avantage d'humains. Nous, animaux humains, pouvons cautionner l'ordre naturel parce que notre espèce n'est pas censée en faire partie. La nature des êtres a servi à justifier beaucoup de choses : le racisme, la guerre, l'ordre social établi. C'est toujours l'idée de différence de nature qui fonde racisme et sexisme... Les modes de vie qui proposent une alternative au nom d'un retour à la nature sont plus régressifs que progressistes et sont intellectuellement stériles. »

En effet, quand on parle de la nature comme d'une entité avérée, indiscutable, on parle tout aussi facilement de la nature humaine, de la nature féminine, de la nature des choses... Et on souscrit, à son insu, à des certitudes qui ordonnent, figent et excluent.

Culte de l'individu

Les mouvements environnementalistes raisonnent en termes d'espèces et non d'individus. Pour les antispécistes, ce qui importe n'est pas la vie en général, ni son principe, mais la vie concrète et sensible incarnée par des êtres singuliers. L'environnement n'étant pas une entité douée de sensibilité, il ne compte pas parmi leurs préoccupations. S'ils n'imaginent pas un environnement pollué avec plaisir, c'est à cause des souffrances qui peuvent en découler pour les individus : la préservation de la qualité environnementale est nécessaire à la vie et au bonheur des êtres sensibles qui l'habitent.

Les antispécistes ont espéré, à plusieurs reprises, se rapprocher de courants militants déjà existants (défense animale, protection de la nature), mais ils n'ont pu s'allier avec eux. Ce qui les différencie profondément de ces courants, c'est le rêve libertaire qui les habite, qui les guide.

C'est d'ailleurs dans le milieu alternatif qu'ils ont tenté de réaliser leur rêve, un jour, avant de prendre le large, à la suite de conflits qui concernaient déjà certains motifs évoqués précédemment. L'antispécisme n'aurait sans doute pas existé sans le passé anarchiste de ses instigateurs qui ont trouvé une nourriture intellectuelle dans le milieu libertaire. Dans sa raison d'être, dans ses objectifs et dans son mode de fonctionnement, l'antispécisme reproduit les principes de l'anarchisme : dissensions internes, débats interminables sur l'organisation, remises en cause incessantes, pour court-circuiter toute forme de pouvoir naissant.

Paralyse du pacifisme

Extraits d'un texte de Steven Best qu'il a rédigé dans le prolongement de la conférence qu'il a donné au colloque « Jusqu'où défendre les animaux ? » (Paris, Science Po, 23 mai 2011)¹

Introduction

La crise qui compromet le mouvement végétarien et le mouvement de défense des animaux est si profonde qu'elle a échappé à l'attention critique. Tandis que les problèmes sociaux et écologiques s'aggravent et que l'holocauste animal fait des milliards de victimes supplémentaires chaque année, la réponse de ces mouvements, loin de se renforcer, s'affaiblit. Malgré la détérioration de la situation sur de nombreux fronts, végétariens et défenseurs des animaux sont en plein déni. Ils sont en effet persuadés d'incarner les forces ascendantes et de renaissance dans le domaine de l'alimentation, convaincus que leur éthique apportera progrès social, paix mondiale, résilience et équilibre écologiques. Ils surestiment leur nombre et la signification de réformes à vrai dire très mineures, sans voir ce qu'a d'inquiétant la situation globale ; ils sous-estiment la domination des entreprises et de l'État ; et les grandes organisations telles que The Humane Society of the United States (HSUS) ou PETA finissent par s'intégrer au système, en collaborant activement avec l'industrie pour promouvoir une viande et un abattage « pleins d'humanité ».

Pour renverser les systèmes de l'arbitraire et du pouvoir, il convient d'identifier les idéologies, les mythes, les normes et les valeurs qui valident cette domination sociale, qui anesthésient la pensée critique, étouffent la résistance politique et lient les opprimés aux oppresseurs. L'idéologie pacifiste, promeut la résistance à l'injustice : elle considère que l'État peut être réformé et que les êtres humains sont fondamentalement bons, susceptibles de persuasion morale et de conduite éthique. D'où la conclusion des pacifistes : tandis que la désobéissance civile peut être un catalyseur nécessaire au changement, il n'est jamais justifié d'utiliser la violence.

Le présent essai porte sur le pacifisme, et défend l'idée qu'il s'agit d'une philosophie morale et politique problématique qui perpétue les relations de pouvoir et de violence, et contredit ainsi les buts qu'elle affiche.

Cette approche ne s'oppose pas plus à la non-violence qu'elle ne fétichise la violence. Elle favorise l'approche qui fonctionne le mieux dans des situations spécifiques, quelle que soit cette approche. Je défends l'entière gamme de tactiques militantes, y compris la véritable violence, en tant qu'elle est légitime et nécessaire, et j'en appelle ici à un principe que je nomme « la légitime défense par extension » pour justifier la violence dans les cas où les activistes de la cause animale, ceux-là mêmes qui s'autoproclament « voix des sans voix », ont le devoir d'utiliser tout moyen nécessaire pour défendre les animaux contre les agressions violentes [des humains], comme les animaux le feraient eux-mêmes s'ils le pouvaient.

Sophismes du pacifisme

Le terme vague et trompeur de « pacifisme » prête à confusion tant il connote l'opposé de

1. L'intégralité du texte se trouve sur le site <https://cahiers-antispecistes.org>

l'utilisation pour laquelle il a été conçu. Plus précisément appelé « résistance non violente » ou « désobéissance civile non violente », le pacifisme est en fait une opposition affirmée, active, dynamique à la violence, à l'oppression et à l'injustice. Il a acquis une connotation négative d'inaction, que l'on doit non seulement à une interprétation littérale de sa signification, mais aussi à la régression précipitée dans la sphère publique, dans la démocratie et dans l'activité politique de l'ensemble des citoyens en consommateurs de masse.

De cette idéologie hégémonique qu'est la non-violence parmi les mouvements sociaux contemporains, personne ne se sera peut-être fait autant le champion que les communautés centrées sur le véganisme et la défense des animaux. Dès lors, le pacifisme devient véritablement et au sens littéral un passivisme. Une forme dégénérée et affaiblie du pacifisme, qui remplace le courage par la peur, et la présence publique par la retraite privée. Le passivisme évite les protestations de masse et la désobéissance civile pour ne pas s'aliéner l'opinion publique. Il remplace l'agitation par « l'éducation », fragmente les foules en individus isolés, abandonne les rues pour la maison, déserte l'espace réel des villes pour le cyberspace.

L'« action directe », qui signifiait autrefois confrontations dangereuses et particulièrement risquées, désobéissance civile ou protestation contre les oppresseurs, se traduit maintenant par le boycott des « produits animaux ». La « résistance » des passivistes véganes s'exprime par des commentaires et des likes sur Facebook, l'échange de recettes, la préparation de cookies pour des pique-niques participatifs...

Le passivisme, en déplaçant l'attention portée aux firmes et à l'État vers les consommateurs élude toute critique à l'égard des structures et de la logique du pouvoir institutionnel pour se concentrer sur les consommateurs dont les « demandes » (faussement abstraites des manipulations de l'offre) sont supposées être à l'origine du problème. Selon ce modèle libéral, la « solution » ne réside pas dans un changement institutionnel et une révolution, mais dans l'éducation des consommateurs et le véganisme. Leur position libérale et individualiste fait porter tout le poids de la responsabilité sur la demande des consommateurs de viande, de produits laitiers et d'œufs, plutôt que sur l'offre des entreprises subventionnées par l'État. Cela exonère les institutions capitalistes, l'État et les industries qui exploitent les animaux du massacre impitoyable de milliards d'innocents ; de leur marketing trompeur ; de la crise de la santé publique qu'ils ont précipitée ; de la destruction des rivières, des océans, des forêts équatoriales et de l'habitat ; et de leur contribution, pire que celle d'aucune autre industrie, au changement climatique.

Leur logique est séduisante, et leur simplicité trompeuse – de la même façon d'ailleurs que presque tout argument pacifiste contre la « violence » est facile et simpliste. Les arguments rationnels et la persuasion morale ont peu d'effet sur les exploiters des animaux et sur l'industrie de l'holocauste animal en général. Si le complexe que forment l'État et l'appareil sécuritaire est l'outil des industriels, qu'il est soumis à la lourde pression des lobbies et grassement payé pour adopter des lois qui favorisent les industries et la répression des activistes, alors nous avons des raisons supplémentaires de croire que l'action directe militante est nécessaire pour protéger les animaux des agressions violentes et du massacre de masse dont ils font l'objet. Finalement, s'il s'avère que les tactiques d'action directe militante, qui

relèvent prétendument de la « violence », stoppent souvent la violence dans les cas où les boycotts, l'éducation et la législation sont lamentablement lents et désespérément inefficaces.

L'efficacité des appels à la rationalité et à l'éthique est très exagérée. Malgré les visions socratique et rousseauiste que les humains sont des êtres essentiellement rationnels, bons et compatissants, les choses sont relativement claires ; les humains – bien trop souvent – sont mauvais, xénophobes, enclins au tribalisme, sadiques, égoïstes, irrationnels, et leur passé est pour majeure partie une histoire sordide de violence, d'avidité, de génocides et de destruction de l'environnement.

Le modèle éducatif classique s'appuie sur un modèle faux, idéaliste et rationaliste de la nature humaine qui nie la primauté des forces et des pulsions irrationnelles ; qui nie le plaisir et le frisson sadiques que les chasseurs ou d'autres puisent dans le meurtre des animaux ; qui nie l'investissement identitaire des humains en tant que membres de l'espèce « supérieure » pour laquelle tous les autres animaux sont de simples moyens en vue de leurs fins ; qui nie les mécanismes psychologiques de résistance au changement, de rationalisation des comportements et d'évitement des réalités déplaisantes ; les mécanismes de détachement et de compartimentation qui facilitent l'indifférence vis-à-vis des atroces cruautés et de l'insondable massacre de masse des animaux ; le pouvoir de la propagande et de la manipulation ; et la résistance au changement, au dialogue rationnel et aux appels à la compassion dès lors que leurs intérêts matériels sont concernés. Quand les humains ont un intérêt financier à perpétuer une tradition, une institution ou une industrie violente ou fondée sur l'exploitation – comme les chasseurs de phoques canadiens, les chasseurs de baleines japonais ou les marchands d'ivoire africains –, leur attachement aux pulsions irrationnelles, cruelles et égoïstes est même implacable et tenace.

Ainsi, là où les exploiters n'abdiquent pas leur pouvoir sur les autres, mettre fin à l'oppression et faire avancer le progrès moral requiert une force extérieure – qui peut aller des boycotts au sabotage, de l'intimidation et du harcèlement à l'agression physique. Tout au long de l'histoire des luttes démocratiques modernes, le progrès moral ne s'est pas manifesté en civilisant les élites qui auraient alors volontairement renoncé ou partagé le pouvoir, mais a résulté la plupart du temps d'une forme ou d'une autre de coercition – qu'il s'agisse de la force d'âme de Gandhi, du sabotage, de la violence ou de la lutte armée.

Bien que des stratégies non violentes aient souvent été utilisées avec créativité contre des régimes oppressifs et des dictatures, et qu'un changement social radical se soit parfois produit de manière non violente (la « Révolution de velours » en Tchécoslovaquie en 1989 et la « Révolution chantante » en Estonie, 1987-1991), le pacifisme a aussi misérablement échoué dans de nombreux conflits (par exemple, en Amérique centrale au cours du XXe siècle où les protestations non violentes ont été noyées dans le sang par les juntes fascistes au service des intérêts américains ; ou avec l'appel de Gandhi à une résistance non violente au nazisme allemand).

Le pacifisme ne peut fonctionner lorsque les oppresseurs font un usage impitoyable de la violence pour mettre un terme à la dissidence, aux syndicats et aux protestations.

Gandhi n'a pas obtenu à lui seul l'indépendance de l'Inde : une violente insurrection avait également lieu contre les forces britanniques. Martin Luther King n'a pas assuré à lui seul la conquête des droits civiques : Malcom X, les Black Panthers et les émeutiers qui embrasaient les villes exerçaient une forte pression en faveur du changement, et permettaient à King de se positionner comme un mal modéré, un moindre mal parmi de nombreux maux. Les États-Unis ont fui le Vietnam en 1973 non pas grâce aux protestations pacifiques hippies, mais plutôt parce que la nation américaine était battue militairement sur le champ de bataille par l'insurrection armée du peuple vietnamien. La violence a mis fin à la violence, et seule la violence pouvait le faire.

Qu'est-ce que la violence ?

Les pacifistes calomnient à tort les partisans de l'action directe militante lorsqu'ils les qualifient de « pro-violence », alors que ceux-ci sont en quête des meilleurs moyens de mettre un terme à la violence faite aux animaux, et ne célèbrent aucunement la violence comme un bien inhérent.

Il me faut ici souligner que la controverse sur la « violence » au sein du mouvement de libération animale ne porte pas sur l'agression, le kidnapping, la torture et l'assassinat de ceux qui exploitent les animaux, parce que presque personne ne parle de la violence au sens étroit du terme, et encore moins de sa mise en œuvre. Au contraire, la critique de la « violence » porte sur le sabotage, la libération d'animaux, les menaces et tactiques d'intimidation, ainsi que sur les autres formes d'action directe militante qui ne joignent presque jamais l'acte à la parole.



Je m'oppose aux définitions larges et vagues de la violence. Les définitions larges qui se concentrent sur la propriété et non sur les animaux occultent les violences massives infligées aux êtres sentients par les entreprises et les gouvernements, tout en qualifiant d'« extrémistes violents » et de « terroristes » les militants courageux qui portent secours à des animaux subissant des agressions meurtrières. Je défends ainsi une définition étroite de la violence, une définition plus précise, gardant en perspective la violence réelle et les vraies forces criminelles que les entreprises, les États, les divers exploiters, les médias, les agences de sécurité et les pacifistes s'emploient à occulter.

Selon cette définition étroite de la violence, un acte est « violent » quand un individu ou un groupe d'individus causent intentionnellement et agressivement un dommage physique, des blessures ou la mort d'un autre individu ou d'un autre groupe sans justification ni cause adéquates. Si tant est que la définition de la violence doive être élargie, elle devrait inclure les agressions faites aux animaux, à la vie sentiente, plutôt que les dommages causés à la propriété. Cette corruption orwellienne de la sémantique survient dans le contexte des sociétés capitalistes dans lesquelles la propriété est sacrée, la vie profane, les entreprises des « personnes », et les animaux des choses, des ressources et des marchandises.

Gonfler le sens de la violence pour y inclure les bâtiments, le matériel de laboratoire et d'autres objets du même genre banalise la violence faite aux humains ainsi qu'aux autres animaux. Il y a une énorme différence entre trancher la gorge d'un porc et crever les pneus d'un camion de viande. Les valeurs de notre société ne se révèlent que trop clairement quand seule cette dernière action est condamnée comme un crime digne du pire opprobre et frappée de sanctions juridiques.

Évaluer la « violence » sur des bases « principiellles » et « pragmatiques »

Les arguments pour ou contre la libération animale proviennent de deux logiques différentes qu'il est crucial de distinguer, celles que j'appelle les perspectives « principiellles » et les perspectives « pragmatiques ». Le point de vue principiel examine la question de savoir si les tactiques de l'action directe militante sont éthiquement légitimes pour des raisons intrinsèques, et demande si les actions sont bonnes ou mauvaises, indépendamment des bonnes ou mauvaises conséquences. Par contraste, le point de vue pragmatique met entre parenthèses les questions éthiques pour se concentrer sur les préoccupations extrinsèques touchant aux conséquences des différentes tactiques, et demande si elles aident ou entravent le mouvement.

Les pacifistes rejettent « les actions violentes » comme étant à la fois violentes et contre-productives. Ils n'accordent jamais de légitimité à l'action directe militante, pas plus qu'ils ne reconnaissent l'efficacité pourtant prouvée des actions clandestines et des actes de libération.

Comme le notait Malcolm X d'un ton railleur, « les tactiques fondées sur la seule moralité ne peuvent réussir que lorsque vous avez affaire à des gens qui agissent moralement ou dans un système moral [...]. Nous sommes non violents avec les personnes non violentes avec nous. Mais nous ne sommes pas non violents avec ceux qui sont violents avec nous ».

Objection principielle

Les opposants pacifistes à ALF avancent des jugements universels inconditionnels : la violence est toujours mauvaise et ne profite jamais à la libération animale. Concéder que le sabotage est violent n'est pas donner raison aux pacifistes, car il ne suit pas du fait qu'une action violente soit mauvaise.

Peter Singer, par exemple, affirme que la protection des animaux est bonne et juste tant qu'elle reste « non-violente. Ce philosophe pacifiste soutient que, pour obtenir un réel succès, « il nous

faut changer les esprits des gens raisonnables au sein de notre société ». Ce modèle caricatural de propagande digne de l'école primaire fait de l'État un serviteur du peuple, quand le peuple est esclave de l'État ; il fait de la démocratie représentative ou parlementaire l'incarnation de la volonté générale des citoyens, plutôt que de la volonté privée d'entreprises puissantes et de leurs armées de lobbyistes – dont les valises bourrées de billets ont légèrement plus d'influence que les lettres de quelques électeurs inquiets. Avec une crédulité qui n'a d'égal que leur ignorance de la realpolitik, la majorité des défenseurs des animaux croient que la stratégie en deux volets qui allie éducation et législation est le plus sûr moyen de triompher des mentalités et des lois spécistes, alors qu'il s'agit d'une double illusion : un piège bureaucratique et une impasse. Ils comprennent rarement la nécessité, et encore moins le sens, qu'il y a à démanteler l'hégémonie des entreprises, de l'État, des industries bancaires et du complexe militaro-industriel, qui travaillent tous ensemble à assurer la perpétuation de la force, de la violence et de la domination.

Avec le constat que l'État n'est pas un arbitre neutre des intérêts rivaux, mais plutôt un outil des intérêts capitalistes, une deuxième tradition politique a vu le jour, celle de l'action directe. Les défenseurs de l'action directe font valoir que le système indirect de la démocratie représentative ou parlementaire est irrémédiablement corrompu par l'argent, le pouvoir, le copinage et les privilèges. Appelant aux leçons de l'histoire, ces activistes soulignent que l'on ne peut gagner les luttes de libération uniquement avec l'éducation, la persuasion morale, les campagnes politiques, les manifestations ou toute autre forme d'actions légales, acceptées par la plupart des gens ou accomplies au grand jour. Dans les campagnes d'action directe, les militants abandonnent les efforts futilles et chronophages visant à persuader l'État de se retourner contre ses maîtres entrepreneuriaux, pour se charger eux-mêmes de la responsabilité qui consiste à attaquer directement toute entreprise, institution ou oppresseur pris pour cible. Et là où les exploiters ne mettront pas volontairement la clé sous la porte de leurs lucratives machines d'exploitation, de violence et de meurtre, et là où l'État non seulement ne fera rien pour arrêter cette injustice mais protégera les oppresseurs de toute la puissance policière dont il est capable, les activistes n'auront d'autre option que d'user de tous les moyens coercitifs à leur disposition, d'enfreindre la loi, de détruire la propriété, de démolir des bâtiments, de prendre toutes les mesures pour redresser une injustice et mettre fin à l'exploitation, à la violence et au terrorisme.

Les témoins d'une agression qui ne se précipitent pas pour venir en aide à la personne agressée sont jugés lâches et négligents par la plupart des gens. À l'inverse, ceux qui interviennent, tuant l'agresseur si cela est nécessaire pour protéger la victime, sont loués universellement comme des héros. De même, si une nation est attaquée par un ennemi, elle a parfaitement le droit de se défendre par la lutte armée et la guerre.

La légitime défense et la théorie de la guerre juste sont deux justifications largement acceptées des représailles violentes exercées contre des agresseurs. Mais un principe clairement spéciste et construit sur le mode du deux poids deux mesures façonne l'argument couramment avancé selon lequel le recours à la violence s'applique lorsque des vies humaines sont en jeu, mais devient soudainement équivoque et moralisateur lorsque les innocents confinés, exploités, torturés et assassinés sont les autres animaux. Pourquoi les combattants et

résistants au nazisme sont-ils portés aux nues, et les militants de l'ALF dénigrés et qualifiés de terroristes ? Pourquoi est-il louable de défoncer portes et fenêtres pour sauver des enfants retenus en otage, mais « mal » et « contre-productif » de faire incursion dans un laboratoire et de libérer des animaux ? Il est clair, s'il nous faut expliquer cette hypocrisie, que ce n'est pas tant sur les méthodes de l'action directe que les gens sont en désaccord, que sur les sujets pour qui ces actions sont entreprises.

Quand Malcolm X disait des Afro-Américains qu'ils devaient se battre pour la liberté « par tous les moyens nécessaires », il ne défendait pas la violence agressive ni les attaques offensives, mais soulignait plutôt le droit à la légitime défense dans des conditions où la police, le FBI et l'État sont des ennemis ayant l'intention de tuer. Comme les humains, les animaux ont un droit à la légitime défense, mais ils ne peuvent, mis à part quelques rares exceptions, se défendre par eux-mêmes. Ainsi, étant donné que :

- 1 - la plupart des animaux ne peuvent se défendre face aux armes humaines et à la mécanisation du meurtre
- 2 - des activistes humains – qui se prétendent « voix des sans-voix » – représentent leurs intérêts
- 3 - si les animaux pouvaient utiliser la violence pour se défendre d'attaques mortelles, ils le feraient

Alors les humains qui agissent au nom des animaux ont le devoir de les protéger par tous les moyens nécessaires. Cette théorie n'émet aucune hypothèse quant aux pensées des animaux, à leurs besoins ou à leurs désirs, excepté la croyance raisonnable selon laquelle ils ne veulent pas être incarcérés, se voir inoculer des maladies, être torturés et assassinés, et préféreraient vivre une vie de plaisir et de liberté dans des conditions naturelles, avec leur propre espèce, en faisant leurs propres choix. Et, s'il est besoin de la violence pour sauver un animal d'une attaque, alors la violence est légitime en tant qu'elle est un moyen de ce que j'appelle « la légitime défense par extension ».

La légitime défense par extension n'est pas seulement une théorie, elle est aussi une politique cruciale et nationale dans certains pays comme l'Afrique du Sud, où les gouvernements recrutent des soldats armés pour protéger les rhinocéros et les éléphants des impitoyables. La lutte pour protéger les espèces en danger a débouché sur une véritable guerre où de nombreux braconniers ont été tués. Les pacifistes ne peuvent stopper les braconniers, mais les balles le peuvent. Les soldats et les fusils sont pour l'instant la meilleure protection dont les rhinos et les éléphants disposent contre les braconniers. Comprises dans leur contexte, ces mesures ne sont pas violentes, elles sont une contre-violence, elles relèvent d'une dynamique de la guerre juste et d'une légitime défense par extension.

Confondre ces mesures d'urgence qui exigent une protection armée pour les animaux en péril avec une forme de machisme et des mesures « pro-violence », plutôt que les entendre comme des actions défensives nécessaires, indique l'absurdité, les priorités mal placées et les conséquences tragiques des principes pacifistes qui de fait font augmenter la violence ; au contraire, les actions militantes et la légitime défense par extension réduisent la violence. Le cliché pacifiste selon lequel « la violence ne fait qu'engendrer plus de violence » est très exactement faux dans ce cas comme dans tant d'autres.

Critique pragmatique

L'argument pragmatique met entre parenthèses le statut éthique de l'action directe militante pour se concentrer sur ses conséquences possibles ou réelles pour le mouvement de défense animale. Ici, la question n'est pas de savoir si la violence est éthiquement défendable, mais si elle est pragmatiquement efficace, si elle est productive ou contre-productive au regard des objectifs de ce mouvement.

C'est probablement pour des raisons pragmatiques, non morales, qu'aucun activiste n'a encore sérieusement blessé ou tué un exploitateur d'animaux. Bien que le Dr Jerry Vlasak note correctement que l'assassinat d'une poignée de vivisecteurs aurait un effet dissuasif puissant sur la profession et sauverait peut-être des millions de vies animales, ce sont probablement des préoccupations liées à la forte répression policière et à la réaction brutale de l'opinion publique, et non les scrupules moraux touchant l'éthique des justes représailles contre de violents sociopathes, qui ont jusqu'à présent maintenu de nombreux militants en colère sous contrôle. Les activistes de l'action directe ne considèrent pas que l'opinion publique et l'éducation ne sont pas pertinentes, ce qui explique pourquoi l'ALF et l'ELF (Earth Liberation Front) ont toujours eu des services de presse pour apporter la contextualisation nécessaire à la compréhension des motivations militantes et pour donner un contre-point critique à la propagande servie par les grands trusts contre l'« écoterrorisme ». Mais rassérer l'opinion publique n'est pas la priorité première d'un activiste, sa priorité va à la libération des animaux et à l'infliction maximale de dommages économiques aux exploitateurs.

Plus important encore, l'opinion publique ne façonne pas un changement progressif ; ce sont plutôt les mouvements de libération qui façonnent l'histoire et les valeurs, et c'est la pensée qui les rattrape des décennies ou des siècles plus tard. Prétendre que l'action directe militante est contre-productive et préjudiciable au mouvement est absurde. Les succès les plus remarquables sont venus des actions clandestines et illégales (lourds dommages économiques, récupération de vidéos accablantes sur les pratiques abominables que les exploitateurs présentent comme « humaines » au grand public).

Enfin, il est essentiel de détruire le mythe le plus dommageable concernant l'action directe militante, le mythe selon lequel chaque animal libéré est remplacé, et chaque bâtiment rasé reconstruit. Depuis l'émergence de l'ALF en 1976, des raids spectaculaires ont été menés dans des laboratoires de vivisection, tout particulièrement aux États-Unis dans les années 1980-1985. De 1996 à 2005, après l'élimination presque totale de l'industrie de la fourrure au Royaume-Uni par l'ALF, certains activistes sont parvenus à faire fermer une demi-douzaine d'élevages fournissant des animaux aux laboratoires ; ils ont stoppé la construction d'un centre majeur de recherche animale à Cambridge et ont presque réussi la même chose à Oxford ; et si les gouvernements anglais et américains n'étaient pas intervenus massivement pour sauver l'une des plus grandes entreprises pharmaceutiques spécialisées dans les tests sur les animaux de laboratoire – Huntingdon Life Sciences –, les militants auraient pu l'acculer à la faillite et la détruire.

Il me faut souligner que les tactiques d'actions directes illégales ont réussi là où aucune autre méthode n'aurait pu le faire. Et, une fois informés par des données historiques, les gens qui se donnent la peine de réfléchir sont supposés croire l'affirmation stupide – avancée par les entreprises, les États, les forces de sécurité, les mass media et le courant dominant des « défenseurs » des animaux – selon laquelle ceux qui ont libéré d'innombrables âmes en souffrance sans blesser personne sont « violents » ?

La meilleure approche pour évaluer l'efficacité de l'action directe militante consiste à se demander ceci : quelles tactiques les industries de l'exploitation animale redoutent-elles le plus : l'éducation et le lobbying, les protestations et les manifestations, la sensibilisation et les pique-niques végétariens, ou les libérations et le sabotage ?

Une part de plus en plus importante des rares ressources disponibles pour la recherche est dépensée pour renforcer la sécurité et payer des primes d'assurance plus élevées. De jeunes scientifiques talentueux se détournent des carrières dans la recherche. De la même façon, un rapport sur « le terrorisme animalier » présenté au Congrès américain indique que, « lorsque les effets directs, collatéraux et indirects des incidents sont pris en compte, la tactique de "sabotage économique" prônée par l'ALF peut être considérée comme une réussite, et ses objectifs, au moins eu égard aux infrastructures prises pour cible, comme atteints ». Ce n'est pas pour des raisons triviales que le complexe État-entreprises a désigné, après le 11 septembre, l'ALF et l'ELF comme les deux principaux groupes de « terrorisme intérieur » aux États-Unis, étant donné la menace qu'ils représentent non pour la vie mais pour la propriété et les profits de ceux qui exploitent les animaux et la Terre.



Le terrorisme

Les attentats du 11 septembre 2001, celui de Madrid et ensuite ceux perpétrés en France ont permis aux États de faire passer des lois liberticides plebiscitées par les foules (un peuple prêt à sacrifier un peu de liberté pour un peu de sécurité ne mérite ni l'une ni l'autre, et finit par perdre les deux). Sous prétexte de nous apporter de la sécurité, elles servent surtout à nous fliquer et à étouffer toutes contestations. Ainsi toute personne qui se bat contre les inégalités qu'engendre le système est qualifié de terroriste. Cela permet de suite de le discréditer vis à vis de la population et d'appliquer des sanctions souvent très dure par rapport au fait.

Les terroristes sont ceux qui nous condamnent à une vie de misère et non ceux qui se rebellent contre elle.

On nous terrorise... en obligeant nombre d'entre nous à émigrer en quête de vie moins odieuse.

On nous terrorise... en obligeant nombre d'entre nous à la clandestinité avec les flics sur le dos et la peur des expulsions. L'état et les patrons poussent des milliers d'individus dans l'ombre en les rendant plus dociles à l'exploitation.

On nous terrorise... avec le chantage du travail salarié. Soit tu te vends à un patron soit tu crèves de faim.

On nous terrorise... avec l'image de l'étranger barbare et intégriste pour nous faire accepter plus de restrictions, plus de contrôles, de précarité ou bien pour nous faire aimer une identité nationale fausse et vide. Si le capitalisme ne respecte pas les frontières, pourquoi les exploités devraient-ils le faire ?

On nous terrorise... avec les flics dans les quartiers, avec des rafles policières. La criminalité, c'est le prétexte. Le véritable objectif, c'est de nous faire baisser la tête à tous.

On nous terrorise... avec les prisons et l'expulsion, les camps de rétention. Plus les pauvres se haïssent, plus les riches s'engraissent.

On nous terrorise... en nous faisant croire que les terroristes sont ceux qui luttent contre l'état et les patrons et non pas ceux qui bombardent des populations entières, colonisent des territoires, rasant des maisons avec des bulldozers.

Il est temps que la peur change de camp. Il est temps que de la haine entre les races, on passe à la solidarité de classe, à la guerre des exploités contre les exploités... Il est temps de se lever et de se mettre en marche...

Chanson de Yves Peyrat

DIY: fiche pratique

La tortilla végane

Ingrédients: 6 pommes de terre grandes, 2 oignons moyens, Huile d'olive, farine de pois chiches, sel

1. Versez dans une poêle une bonne quantité d'huile d'olive (on peut utiliser aussi de l'huile de colza ou de l'huile de tournesol mais l'huile d'olive donne un goût particulier) (il faut vraiment verser une couche de 1 cm d'huile, voire plus; on peut réutiliser l'huile pour d'autres plats)
2. Épluchez les patates et les oignons. Coupez les patates en lamelles assez fines (sans se prendre la tête quand même) et l'oignon en petits morceaux. Versez le tout dans la poêle. Rajoutez du sel (3 bonnes pincées) et laissez cuire à feu moyen. J'insiste sur le feu moyen car sinon les pommes de terres vont devenir des frites, et cela n'est pas le but.
3. Au bout d'une demie heure, à peu près, les patates sont ramollies et l'oignon est devenu vraiment transparent (peut-être qu'il faut un peu plus d'une demie heure). Avec une fourchette on peut voir que les pommes de terre s'écrasent sans problème.
4. Versez le mélange patates-oignon dans une passoire, mais placez une casserole en dessous de la passoire, comme ça vous pouvez récupérer l'huile. Égouttez bien le mélange.
5. Dans un saladier, mélanger de la farine de pois chiches avec de l'eau. 3 bonnes cuillères à soupe de farine. Ne mettez pas trop d'eau, deux verres à eau suffisent. Battez avec une fourchette. Il y a un peu de mousse qui se forme.
6. Versez le mélange pommes de terre-oignons dans le saladier, et mélangez bien.
7. Versez un filet d'huile sur un poêle (utiliser l'huile récupérée dans la casserole). Laissez chauffer l'huile 15 secondes et versez le mélange du saladier. Étalez bien le contenu dans toute la surface de la poêle (utiliser une poêle un peu profonde). Laissez frire à feu moyen voir un peu plus élevé que tout à l'heure (de 1 à 7, je choisirais 5).
8. De temps en temps, avec une fourchette, suivez le contour intérieur de la poêle pour vérifier que ça ne colle pas. Quand vous sentez que ça commence à sentir un peu la patate frite, (attention, maintenant c'est le plus dur), il va falloir retourner la tortilla. Prenez un couvercle plus grand que la poêle et placez le au dessus de la poêle, comme si vous la couvriez. Retournez la poêle sur le couvercle, et une fois que la tortilla est sur le couvercle, vous la faites à nouveau glisser dans la poêle pour cuire l'autre côté.
9. Quand l'autre côté est fait, reprenez le couvercle et rebasculez la tortilla. Prenez une assiette assez grande, et faites glisser la tortilla dans l'assiette (une autre méthode quand la tortilla est sur le couvercle, c'est de couvrir la tortilla avec une assiette et de la retourner afin qu'elle atterrisse dans l'assiette).



100 milliards de personnes ont vécu sur terre. 7 milliards y vivent aujourd'hui. Et nous torturons et tuons 2 milliards d'animaux chaque semaine.

Le spécisme est bien plus ancré que le sexisme, le racisme ou la LGTphobie qui pourtant ne sont pas en reste. La violence entraîne la violence. L'asservissement des bêtes a fait passer l'histoire humaine à un stade de violence accompagné d'un bellicisme sans précédent. L'institutionnalisation de la violence envers les animaux a fait que l'élevage intensif soit devenu le fondement de notre société et nous a entraîné du coup vers une attitude impitoyable et une indifférence totale. Qui se soucie de la mère à qui on a enlevé son petit quand il mange son yaourt ou son fromage ? Qui se soucie de la vie misérable et de la mort cruelle des bovins quand il va acheter une paire de chaussure ?

Notre tyrannie se continuera-t-elle, confirmant ainsi ce qu'ont toujours dit les plus cyniques des philosophes, que la morale ne compte en rien lorsqu'elle entre en conflit avec l'intérêt égoïste ?

Contact:

grainedeliberation@riseup.net